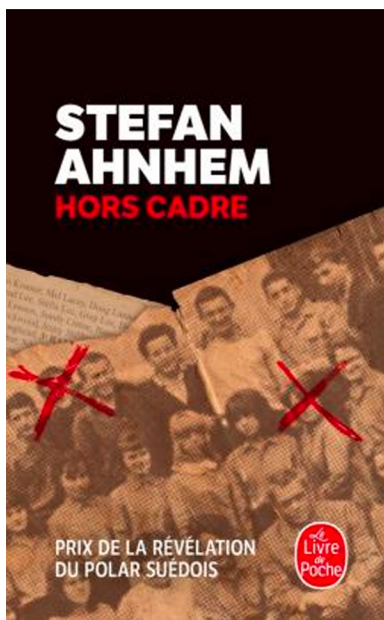


STEFAN AHNHEM

Le Livre de Poche

Hors cadre

ROMAN TRADUIT DU SUÉDOIS
PAR MARINA HEIDE



Le Livre de Poche remercie les éditions ALBIN MICHEL
pour la parution de cet extrait

Titre original :

OFFER UTAN ANSIKTE

Publié par Bokförlaget Forum, Stockholm
avec l'accord de Partners in Stories, Stockholm AB.

© Stefan Ahnhem, 2014.

© Éditions Albin Michel, 2016, pour la traduction française.

ISBN : 978-2-253-23722-8 – 1^{re} publication LGF

Prologue

Dans trois jours

Le corbeau se posa sur son ventre, écorchant sa peau nue du bout des griffes. Les premières fois que l'oiseau l'avait tiré de son sommeil, il avait réussi à lui faire peur et à le chasser. Mais l'animal ne se laissait plus effrayer, il lui marchait tranquillement dessus, toujours plus impatient, toujours plus affamé. Il allait se mettre à picorer sa chair, ce n'était plus qu'une question de temps. L'homme cria de toutes ses forces. Le corbeau finit par lâcher prise et battit des ailes en croassant.

Il avait d'abord cru qu'il était en plein cauchemar, qu'il n'aurait qu'à se réveiller pour que tout s'arrange. Mais quand il avait ouvert les paupières, il n'avait vu que du noir. On avait noué un bandeau sur ses yeux.

Au souffle doux du vent, il avait compris qu'il se trouvait dehors, allongé nu sur un sol dur et froid, les bras et les jambes tendus comme sur le dessin de Léonard de Vinci. Il ne savait rien de plus. Le reste n'était que questions. Qui l'avait mis là ? Et pourquoi ?

De nouveau, il essaya de se libérer, mais plus il tirait sur les cordons, plus il sentait les épines s'enfoncer dans ses chevilles et ses poignets. Une douleur qui lui rappelait ce qu'il avait ressenti lorsqu'à l'âge de neuf ans, il n'avait pas su expliquer au dentiste que l'anesthésie n'avait pas fonctionné.

Rien à faire contre ce supplice qui survenait une fois par jour et pouvait durer des heures, comme si on passait lentement une flamme de chalumeau sur son corps nu. Parfois, la douleur pouvait disparaître, pour ressurgir aussitôt. Ou se taire de longs moments.

Il estimait qu'une nouvelle heure venait de s'écouler. Il poussa un cri, de toutes ses forces. Mais dans l'écho lointain, les fréquences aiguës du désespoir s'obstinaient en vain à percer. Et il renonça. Personne ne pouvait l'entendre. À part le corbeau.

Il resongea à ce qui s'était passé. Combien de fois avait-il tout récapitulé ? Mais un détail éclairant lui avait peut-être échappé. Il était parti peu après 6 heures du matin, avec trois gros quarts d'heure d'avance. Comme toujours quand il faisait beau, il avait laissé sa voiture au garage. Il avait le temps, et traverser le parc prenait tout juste douze minutes.

Mais une fois dehors, l'angoisse l'avait envahi. Un sentiment si fort qu'il s'était immobilisé, balayant le quartier du regard. Il n'avait rien vu d'anormal. Juste le voisin qui s'évertuait à faire démarrer sa vieille Fiat Punto, et une femme qui passait à vélo. La cycliste avait de beaux cheveux blonds, une robe qui volait au vent et un panier décoré de marguerites en plastique.

On aurait dit qu'elle passait là pour répandre un peu de joie autour d'elle.

Lui n'y était pas sensible. La peur au ventre, il s'était élancé d'un pas vif, traversant au rouge, ce qui ne lui arrivait jamais. Ce matin, tout était différent, son corps était tendu comme un ressort. Une fois dans le parc, ses doutes s'étaient transformés en certitude.

Quelqu'un le suivait. Des pas crissaient sur le gravier. Probablement des chaussures de sport.

Les pas se rapprochaient, il avait résisté à l'envie de jeter un œil par-dessus son épaule. Des gouttes de sueur froide lui ruisselaient sur le front, son pouls s'accélérait. Sur le point de s'effondrer, il avait fini par rendre les armes, et s'était retourné.

L'homme qui arrivait droit sur lui avait bien des chaussures de sport. Une paire de Reebok noires. Il portait des vêtements sombres, avec des poches partout, et un gros sac à dos. Et il tenait un chiffon à la main.

Ce n'est que lorsque l'homme avait relevé les yeux et croisé son regard qu'il avait vu son visage.

Puis, tout était allé très vite. Le coup de poing en plein plexus solaire avait fait fuser la douleur dans chacun de ses nerfs. Il était tombé sur les genoux, suffoquant, et avait senti le chiffon pressé sur sa figure.

Il ne fut réveillé que par ces griffes lui écorchant la peau.

Loin au-dessus de lui, un petit nuage cachait le soleil. Soulagement de courte durée. Lorsque le nuage glissa dans les airs pour finalement disparaître, le ciel

s'éclaira d'un bleu limpide, comme seuls les beaux jours suédois peuvent en offrir. Le soleil dardait à présent ses rayons sur une lentille orientée avec précision, qui les renvoyait sur un foyer, près de l'homme ligoté. La rotation de la Terre s'occuperait du reste.

La dernière chose qu'il entendit fut le terrible crépitement de ses cheveux en feu.

PARTIE 1

30 juin – 7 juillet 2010

À l'automne 2003, le psychologue Kipling D. Williams réalisa une expérience qui consistait à exposer des sujets à l'exclusion sociale à travers un jeu de ballon virtuel, le Cyberball, où trois joueurs se faisaient des passes. Au bout d'un certain temps, deux des participants se mettaient à jouer uniquement entre eux. Le troisième, ignorant qu'il jouait contre des ordinateurs, se sentait aussitôt exclu. Un sentiment si fort qu'on put mesurer au scanner un pic d'activité dans la même région du cerveau que le siège de la douleur physique.

Fabian Risk avait fait cette route plus souvent qu'il ne pouvait se le rappeler. Mais jamais elle ne lui avait semblé si apaisante, ni si facile. Ils étaient partis comme prévu tôt dans la matinée, et s'étaient accordé une longue pause à Gränna, pour le déjeuner.

Déjà, l'inquiétude du déménagement avait commencé à se dissiper. Sonja était joyeuse, à la limite de l'exubérance. Elle avait proposé de prendre le volant la dernière partie du voyage, à travers le Småland, pour qu'il puisse boire une bière avec son hareng. Tout était presque trop parfait. Presque trop beau pour être vrai ? Au fond, il fallait qu'il le reconnaisse : il doutait que cette manière de fuir le problème et de recommencer à zéro marche vraiment.

Les enfants avaient réagi comme on pouvait s'y attendre. Matilda voyait le déménagement comme une grande aventure, même si elle devait faire sa rentrée en CM1 dans une nouvelle école. Theodor ne s'était pas montré aussi enthousiaste, et avait menacé de rester à Stockholm. Mais depuis le déjeuner à Gränna, il semblait enfin accepter l'idée, et avait même enlevé ses écouteurs pour discuter avec eux.

Surtout, les cris s'étaient tus. Ces voix suppliantes qui imploraient la vie et le poursuivaient depuis six mois, de jour comme de nuit. Enfin, elles avaient disparu.

Il s'en était aperçu vers Södertälje, mais c'est après Norrköping que l'évidence s'était imposée : à chaque kilomètre qu'il laissait derrière lui, les voix perdaient en intensité. Et 556 kilomètres plus tard, à leur arrivée, elles s'étaient tues pour de bon.

C'était comme s'il y avait un avant et un après-Stockholm et les événements de l'hiver. Enfin, enfin, ils avaient passé le cap, se dit Fabian en tournant la clef dans la serrure de leur nouvelle maison – un pavillon en brique rouge de la rue Pålsjögatan. Il était le seul de la famille à avoir visité la maison, mais il ne s'inquiétait pas de ce que les autres en penseraient. Dès qu'il avait vu qu'elle était en vente, il avait su que c'était là, et nulle part ailleurs, qu'ils allaient commencer leur nouvelle vie. Au 17, rue Pålsjögatan, dans le quartier de Tågaborg, à deux pas du centre-ville et du bois de Pålsjö, où il irait courir le matin et se remettrait au tennis. S'ils voulaient voir la mer, ils n'avaient qu'à descendre Halalidbacken pour arriver à la plage de Fria Bad, où Fabian se baignait quand il était enfant. À cette époque, il rêvait d'habiter par là, plutôt qu'un de ces blocs jaunes du quartier de Dalhem. Aujourd'hui, trente ans plus tard, son rêve devenait réalité.

« Papa, qu'est-ce que tu attends ? Tu ne réponds pas ? » demanda Theodor.

Fabian sortit de son exaltation, voyant que toute la famille attendait sur le trottoir qu'il décroche son télé-

phone qui sonnait dans sa poche. Il prit le portable : c'était Astrid Tuveson, sa nouvelle patronne à la brigade criminelle de Helsingborg.

Sur le papier, il était encore salarié à Stockholm pour six semaines. Vu de l'extérieur, il avait lui-même fait le choix de démissionner. Mais la plupart de ses anciens collègues savaient sûrement ce qui s'était passé, et qu'ils n'étaient pas près de le revoir.

Six semaines de vacances forcées. L'idée lui plaisait de plus en plus. Il ne se souvenait pas d'avoir été libre si longtemps depuis la fin du lycée. Est-ce que cela suffirait ? Il verrait bien. La famille commencerait par s'installer tranquillement. Ensuite, ils prendraient leurs marques dans cette nouvelle ville. Et selon leurs envies et la météo, ils partiraient peut-être dans un endroit plus chaud. La dernière chose qu'ils voulaient, c'était du stress. Astrid Tuveson devait en avoir conscience.

Et pourtant, elle appelait.

Il était arrivé quelque chose et il s'apprêtait à décrocher pour savoir quoi. Mais avec Sonja, ils avaient passé un accord : cet été, ils seraient de nouveau une famille et partageraient les responsabilités. Peut-être même aurait-elle l'énergie de finir ses dernières toiles pour l'exposition de l'automne. Et la police de Helsingborg avait forcément d'autres hommes sur qui compter.

« Non, ça attendra », dit-il en glissant le portable dans sa poche, avant d'ouvrir la porte et de laisser passer les enfants, qui se bousculaient pour entrer en

premier. « Si j'étais vous, je commencerais par le jardin ! »

Il se tourna vers sa femme, qui montait les marches du perron, des enceintes pour iPod en main. « C'était qui ?

— Rien d'important. Viens plutôt voir la maison.

— Ne me dis pas...

— Non, non », assura Fabian.

Mais il voyait dans son regard qu'elle ne le croyait pas. Il sortit son téléphone pour lui montrer. « C'était ma future chef. Sans doute pour me souhaiter la bienvenue. Allez, viens. »

Il prit les enceintes et mena Sonja à l'intérieur, en lui cachant les yeux.

« Tadam ! » fit-il en retirant ses mains, dévoilant le salon vide, avec une cheminée et une cuisine ouverte qui donnait sur un petit jardin, où Theodor et Matilda sautaient sur un grand trampoline.

« C'est... c'est magnifique.

— Alors ? Tu aimes ? »

Sonja hocha la tête : « Les déménageurs ont dit quand ils arriveraient ?

— En fin d'après-midi, mais je n'ai pas plus de précisions. Espérons qu'ils soient en retard et qu'ils n'arrivent pas avant demain.

— Et pourquoi ça ? demanda-t-elle en passant les bras autour de son cou.

— On a tout ce qu'il nous faut. Un beau plancher, des bougies, du vin et de la musique. »

Fabian installa les enceintes sur l'îlot central de la cuisine, brancha son vieil iPod Classic à l'écran rayé

et lança *For Emma, Forever Ago* de Bon Iver – son album préféré depuis quelques semaines. Il s’était mis à Bon Iver après tout le monde. À la première écoute, il avait trouvé ces chansons ennuyeuses, mais il leur avait donné une nouvelle chance et reconnaissait maintenant le chef-d’œuvre.

Il saisit la main de Sonja et se mit à danser. Elle rit, faisant de son mieux pour suivre ses pas improvisés. Il plongea son regard dans ses yeux noisette, tandis qu’elle retirait son élastique, libérant sa chevelure brune. Les exercices préconisés par le thérapeute avaient fait leurs preuves. Tant moralement que physiquement. Elle avait dû perdre cinq ou six kilos. Elle n’avait jamais été grosse, bien au contraire. Mais les traits de son visage étaient plus dessinés, ce qui lui allait bien.

Il pivota brusquement pour la faire tomber dans ses bras. Elle éclata de rire et il réalisa combien cette complicité lui avait manqué.

Ils avaient envisagé toutes les solutions. Quitter leur appartement du quartier de Söder pour s’installer dans une maison en banlieue de Stockholm ; acheter un petit logement pour vivre chacun de son côté un moment, en assumant à tour de rôle la garde des enfants. Mais aucune alternative ne leur avait paru la bonne. Par peur du divorce ou parce qu’ils s’aimaient encore ? Voilà qui restait à déterminer.

Finalement, quand il avait trouvé la maison de Pålsgöatan, tout s’était mis en place. Le poste d’inspecteur à la brigade criminelle de Helsingborg, les places pour les enfants à l’école de Tågaborg, et le

grenier qui ferait un atelier parfait pour Sonja, avec ses grandes lucarnes. Comme si quelqu'un avait eu pitié de leur sort et avait décidé de leur donner une dernière chance.

« Et les enfants ? Où est-ce que tu penses les faire dormir ? lui murmura Sonja à l'oreille.

— On trouvera bien une pièce dans la cave pour les enfermer. »

Sa femme s'apprêtait à répondre, mais il l'arrêta d'un baiser et se remit à danser. On sonna à la porte.

« Ils sont déjà là ? » Sonja desserra son étreinte. « On va peut-être dormir dans nos lits, finalement.

— Moi qui me faisais une joie de coucher par terre.

— Le plancher ne va pas s'envoler, si ? Et j'ai dit "dormir". Rien d'autre. »

Elle recolla ses lèvres contre les siennes, laissant sa main caresser son ventre, puis glisser sous la ceinture.

Ça va marcher, on sera heureux, se dit rapidement Fabian, avant qu'elle ne se retire pour aller ouvrir.

« Bonjour, je suis Astrid Tuveson. Une nouvelle collègue de votre mari. »

La femme qui se tenait sur le seuil tendit la main à Sonja. De l'autre, elle releva ses lunettes de soleil dans une masse de boucles blondes qui, conjuguées à ses vêtements colorés, à ses longues jambes bronzées et à ses sandales, lui donnaient dix ans de moins que ses cinquante-deux ans.

« Ah oui ? » Sonja se tourna vers Fabian, qui s'approchait pour serrer la main de la commissaire.

« Ma *future* collègue, vous voulez dire. Je ne commence pas avant le 16 août, précisa Fabian, tout en

remarquant que l'oreille gauche de l'intruse était amputée de son lobe.

— Future *chef*, si vous voulez être exact. »

Elle eut un rire et remit ses cheveux en place, dissimulant son oreille. Fabian se demanda si c'était congénital ou si elle avait eu un accident.

« Excusez-moi. Je ne voulais pas vous déranger pendant vos vacances. Vous devez être épuisés après toute cette route, mais... »

— Ne vous inquiétez pas, coupa Sonja. Entrez, je vous en prie. Mais on n'a rien à vous offrir, je suis désolée. Le camion de déménagement n'est pas encore arrivé.

— Pas de problème. J'ai juste besoin de votre mari pour quelques minutes. »

Sonja hocha la tête, sans rien ajouter. Fabian conduisit Tuveßon sur la terrasse, à l'arrière de la maison, et referma la porte derrière lui.

« Moi aussi, j'ai craqué et acheté un trampoline. Les enfants me l'ont réclamé pendant des années, et quand j'ai cédé, ils étaient trop grands.

— Vous vouliez me voir pour quoi ? »

Fabian n'avait aucune envie de prendre du temps sur ses vacances pour échanger des banalités avec sa future responsable.

« Il y a eu un meurtre.

— Ah oui ? Ce sont des choses qui arrivent. Et c'est malheureux. Mais si je puis me permettre, vous ne devriez pas plutôt voir avec vos collègues qui sont disponibles ?

— Jörgen Pålsson. Ça vous dit quelque chose ?

— C'est la victime ? »

Tu vesson opina.

Fabian connaissait ce nom, mais il n'avait aucune envie de chercher à le resituer. Tout sauf travailler, voilà ce qu'il voulait. Il avait l'impression d'être à bord d'un pétrolier attaqué par des pirates, forcé à virer de bord et à laisser derrière lui une île paradisiaque.

« Peut-être que ça vous rafraîchira la mémoire ? »

Tu vesson lui tendit une photo glissée dans une pochette plastique. « On l'a trouvée sur le corps. »

Fabian prit la photo et l'observa. Il comprit aussitôt que l'île paradisiaque s'éloignait définitivement. Il ignorait quand il l'avait vue pour la dernière fois, mais il reconnaissait sa photo de classe de 3^e. Leur dernière année tous ensemble. Lui était au deuxième rang, juste devant Jörgen Pålsson.

Dont le visage était barré au feutre noir.

Il avait eu une heure de répit. Une heure avant qu'on ne vienne sonner à sa porte. Il comprenait que Tuvesson s'adresse à lui : ne pas le faire aurait pu passer pour une faute professionnelle. Peut-être se rappelait-il quelque chose qui pourrait faire avancer l'enquête et sauver des vies. Mais Fabian n'avait presque aucun souvenir du collège, et pour être honnête, il n'avait aucune envie de faire revivre cette époque.

« C'est la Corolla blanche, garée juste là », indiqua la commissaire. Fabian la suivait dans la rue. Elle avait proposé de le conduire et de le ramener, pour que Sonja puisse vider tranquillement la voiture. « Sachez que j'apprécie que vous preniez le temps de m'accompagner au beau milieu de vos vacances.

— Elles viennent à peine de commencer.

— Je promets que ça ne prendra pas plus d'une heure. » Tuvesson tourna la clef dans la serrure. « Le verrouillage central fonctionne, mais la portière est un peu dure, alors allez-y. »

Fabian ouvrit la porte. Le siège passager était occupé par des gobelets de café, un paquet de cigarettes, des

clefs, les restes d'un repas, du sopalin et une boîte de tampons.

« Désolée. Attendez une seconde... » Elle repoussa tout ce bazar par terre, sauf les clefs et les cigarettes. Fabian s'assit, Tuveesson démarra et commença à manœuvrer. « Ça vous ennuie si je fume ? » Avant que Fabian ne réponde, elle alluma une cigarette et baissa la vitre. « J'ai décidé d'arrêter. Je sais, c'est ce que tout le monde dit, au lieu d'en parler et de faire des promesses, je devrais le faire. J'en ai bien l'intention. Mais pas tout de suite, ajouta-t-elle en tirant une longue bouffée en tournant à gauche dans la rue Tågagatan.

— Ça ne me dérange pas », dit Fabian. Il avait les yeux rivés sur la photo de classe et le visage barré de Jörgen Pålsson. Pourquoi avait-il eu tant de mal à se rappeler qui il était ? S'il devait se souvenir de quelqu'un, c'était bien de Jörgen. Il ne l'avait jamais aimé, voilà peut-être la raison. Son esprit l'avait purement et simplement refoulé. « Il a été retrouvé où ?

— À l'école Fredriksdal. D'après ce que j'ai compris, il était prof de travaux manuels dans l'établissement.

— C'est aussi là qu'il a fait son collège.

— Oui, tout le monde ne va pas jusqu'à Stockholm. D'ailleurs, qu'est-ce que vous savez de lui ?

— Rien, ou presque. On n'a jamais été copains. » Fabian revit les pulls en laine d'agneau de chez Lacoste et Lyle & Scott, et ce téléviseur sur son chariot qu'on faisait entrer dans la classe, interrompant le cours, dès

que Stenmark¹ s'élançait sur une piste. « Si vous voulez vraiment savoir, je ne l'aimais pas.

— Ah non ? Pourquoi ?

— C'était le dur à cuire de la classe, il était franchement pénible. Vous savez, celui qui fait tout ce qui lui passe par la tête.

— On en avait aussi un de ce genre. Il perturbait tous les cours, prenait le plateau des autres à la cantine, etc. Et personne n'osait rien dire. Pas même les profs. » Tuveson prit une dernière bouffée de nicotine avant de jeter le mégot par la fenêtre. « À l'époque, on ne parlait pas encore de troubles du comportement.

— En plus, il n'écoutait que Kiss & Sweet.

— Quel est le problème ?

— Aucun. Au contraire. Mais je ne l'ai compris qu'il y a quelques années. »

Fabian sortit de la voiture et observa l'école Fredriksdal, dont les deux étages de briques rouges s'alignaient derrière la cour déserte. Deux paniers de basket aux filets déchirés étaient plantés dans le goudron, comme pour rappeler que d'ordinaire, l'endroit grouillait d'enfants. Il passa son regard sur la rangée de petites fenêtres qui perçaient le bâtiment aux allures de prison. Comment avait-il pu passer trois ans ici sans devenir fou ?

« Qui est-ce qui l'a retrouvé ?

1. Ingemar Stenmark, skieur alpin suédois, qui connut ses moments de gloire à la fin des années 1970. *(Toutes les notes sont de la traductrice.)*

— Sa femme a appelé pour signaler sa disparition, mais on ne pouvait pas faire grand-chose sur le moment.

— C'était quand ?

— Mercredi de la semaine dernière. La veille, il était parti en Allemagne acheter de la bière pour la Saint-Jean. Il était censé être de retour le soir même.

— Acheter de la bière en Allemagne ? Ça vaut encore le coup ?

— À condition d'en acheter en grande quantité. Quarante couronnes le pack de vingt-quatre. Et si vous restez moins de trois heures, on vous rembourse le ferry. »

Griller de l'essence jusqu'en Allemagne pour remplir sa voiture de bière. Plus Fabian y pensait, plus ça collait avec l'image de Jörgen, qui reprenait peu à peu vie dans son esprit. Jörgen et peut-être aussi son ami Glenn. « Mais il n'est jamais arrivé en Allemagne ? »

— Si si. On a appelé le péage du pont d'Öresund¹, il est bien repassé mardi soir. Mais après, plus aucune trace. Il a fallu attendre hier, qu'une entreprise de vitrerie demande l'enlèvement d'un véhicule qui bloquait le passage pour sa nacelle.

— La voiture de Jörgen ? »

Tu vesson hocha la tête et ils firent le tour du bâtiment. À une vingtaine de mètres derrière, un pick-up Chevrolet était garé à côté d'une nacelle. Le cordon de police était déjà tiré autour d'un large périmètre, gardé par deux agents en uniforme.

1. Pont qui relie Malmö à Copenhague, franchissant le détroit nommé Öresund.

Un homme dégarni entre deux âges vint à leur rencontre. Il portait une combinaison bleue et des lunettes plantées au bout du nez.

« Je vous présente Ingvar Molander, notre technicien, et voici Fabian Risk. Il est en vacances et ne commence pas avant août, précisa Tuveesson.

— Ah, les vacances... Qu'est-ce que ça peut faire quand on a une telle enquête à se mettre sous la dent ? N'est-ce pas ? »

Il fit glisser ses lunettes encore plus loin sur son nez pour observer Fabian, tout en lui tendant la main.

« On est toujours un peu curieux, mentit Fabian en lui serrant la main.

— Vous avez bien raison. Et vous n'allez pas être déçu, je vous le garantis.

— Ingvar, fit Tuveesson, il est juste là pour jeter un œil. »

Molander lança à sa supérieure un regard qui éveilla la curiosité de Fabian, malgré sa réticence. Le technicien les conduisit à l'intérieur du bâtiment et leur donna chacun une combinaison.

« Tenez. »

Fabian n'avait pas remis les pieds dans cette école depuis près de trente ans. Tout était comme dans ses souvenirs. Les couloirs de briques rouges et les plaques antibruit du faux plafond, qui ressemblaient à des déchets compressés. Et tout au bout du bâtiment, la salle de travaux manuels. Une matière qui ne l'avait jamais intéressé, jusqu'au jour où il avait compris qu'il pouvait fabriquer ses propres skate-boards. En un trimestre, il avait chauffé, plié et scié tant de planches de

contreplaqué qu'il avait fini par en revendre et avait pu économiser pour un vrai Tracker Trucks.

« Bienvenue sur les lieux du crime que je classerais parmi les dix plus affreux de ma carrière. » Molander passa une porte, suivi de Fabian et Tuveesson. « Heureusement, l'assassin a mis la clim au maximum. Sinon, ce serait le top 5, puisque le corps attend là depuis plus d'une semaine. »

La salle était glacée. Fabian eut l'impression de rentrer dans un frigo, même si le thermomètre indiquait entre 12 et 13 degrés. Trois techniciens en combinaison étaient occupés à prendre des photos, chercher et rassembler des preuves. Au parfum familier du bois et de la sciure se mêlait une puanteur douceâtre de renfermé. Fabian s'approcha de Jörgen Pålsson, qui gisait la tête contre une porte dans une grande mare de sang séché. La poignée et le verrou étaient barbouillés. Le corps, massif, était habillé d'un jean large et d'une chemise blanche pleine de sang.

Fabian ne se souvenait pas que Jörgen ait été aussi grand. Costaud, mais pas grand. Il devait être fort comme un bœuf. Le meurtrier avait pourtant réussi à trancher les deux mains de ces deux gros bras tatoués. Les plaies rouges n'étaient pas propres, Fabian arrivait à peine à imaginer la douleur. Mais pourquoi les mains ?

« Comme vous pouvez le voir aux traces de sang sur le sol, il a marché de l'établi jusqu'à la porte par où nous sommes entrés, expliqua Molander. Il n'y a pas de serrure, mais ce qu'il ne savait pas, c'était qu'elle était bloquée de l'autre côté par des bancs, des

chaises et des tables. Ensuite, il est venu jusqu'ici pour essayer de sortir par cette porte-là. Mais comment tourner un verrou, quand on n'a plus de mains ? »

Fabian regarda le verrou maculé de sang.

« Vous avez eu le temps d'examiner la serrure ? demanda Tuveesson.

— Collée à la super glue, ce qui explique ce détail. » Molander prit une pince et souleva la lèvre supérieure de Jörgen, faisant apparaître une rangée de dents brisées.

« Il a essayé d'ouvrir avec sa bouche ? » observa Tuveesson.

Molander opina. « Tu parles d'un instinct de survie. Personnellement, je préférerais mourir sans abîmer ma dentition.

— Je ne comprends pas. Il a bien dû se défendre ? reprit Tuveesson.

— C'est une bonne question. Peut-être ? Ou alors il était drogué ? Je ne sais pas. Attendons de voir les conclusions de Greide.

— Et combien de temps ça a duré ?

— Trois ou quatre heures. » Molander traversa la salle vers un établi souillé de sang. « Le meurtrier lui a attaché les bras dans ce serre-joint et l'a opéré avec cette scie. » Il montra du bout de la pince l'outil ensanglanté jeté à terre.

« Et est-ce que vous avez vérifié l'entreprise de vitrerie qui a appelé pour demander le déplacement du véhicule ? » demanda Fabian.

La commissaire se retourna vers lui : « Comment ça ? Vous voulez dire qu'ils seraient impliqués ?

— Si vous voulez mon avis, rien n'a l'air d'avoir été laissé au hasard dans cette affaire. »

Elle et Molander échangèrent un regard, et hochèrent la tête.

« J'ai leur numéro. » Tuvesson sortit son portable, tapa le numéro et mit le haut-parleur. La tonalité retentit, puis aboutit à un signal d'erreur. « On dirait que vous avez raison. Voyons d'où vient cette nacelle. Ingvar, je te charge aussi de ça. »

Molander acquiesça.

« Et les mains ? demanda-t-elle.

— On les cherche toujours. »

Tuvesson se tourna vers Fabian avec un mouvement du menton. « Alors ? Qu'est-ce que vous en pensez ? Ça éveille quelque chose dans votre mémoire ? »

Fabian balaya du regard l'établi, les traces de sang sur le sol et le corps sans mains. Avant de se retourner vers Tuvesson et Molander, et de secouer la tête : « Désolé.

— Rien de rien ? Pas la moindre petite idée concernant un ancien élève qui aurait voulu réserver un tel sort à Jörgen Pålsson ? »

De nouveau, Fabian secoua la tête.

« Très bien, ça valait la peine d'essayer. » Tuvesson se dirigea vers la sortie. « Mais si vous pensez à quelque chose, promettez-moi d'appeler ou de passer au poste. C'est d'accord ? »

Fabian acquiesça et la suivit hors de la salle de travaux manuels, tracassé par une question qui ne le lâcherait pas tant qu'il n'en connaîtrait pas la réponse.

Pourquoi les mains ?

18 août

C'est la première fois que j'écris dans ce journal, même si Maman me l'a offert pour Noël il y a deux ans. Elle dit que c'est bien d'écrire pour ne pas oublier, alors je m'y mets. Hier, j'ai rangé ma chambre, mon bazar a rempli tout un sac-poubelle noir. Maman était ravie et j'ai retrouvé, très loin sous mon lit, la figurine C-3PO que Papa m'avait offerte, et qui avait disparu depuis plus d'un an.

Aujourd'hui, c'était la rentrée pour tout le monde. Sauf pour Hampus. Ils étaient tous contents de leur nouvelle salle de cours et de leurs bouquins tout neufs. Mais pas moi, parce que c'est mon tour maintenant, ça a même déjà commencé à la cantine. Ils m'ont regardé alors que je n'avais rien fait. J'ai essayé de faire comme si de rien n'était, comme si je ne remarquais rien. Mais ils n'ont pas arrêté et je sais ce que ça veut dire. Tout le monde le sait.

Je savais que ça arriverait. Je l'ai toujours su. Quand Hampus a dit qu'il allait déménager, j'ai tout

de suite compris. J'espérais me tromper, mais non. Je n'ai pensé qu'à ça tout l'été.

En cours d'anglais, je me suis mis au premier rang pour ne pas croiser leurs regards. Mais je sais qu'ils ne m'ont pas quitté des yeux et qu'ils ont jeté des boulettes de papier dans mon dos. Là non plus, je n'ai pas réagi. Je ne me suis pas retourné. Pas une seule fois.

Jesper a lu un des mots, qui disait que j'étais moche et que je puais. Je fais toujours très attention à bien me laver, j'utilise même du déo depuis l'année dernière, puisque ma transpiration sent plus fort qu'avant. Maman dit que c'est normal.

J'ai essayé de sentir si je puais. Je ne crois pas.

Que je suis moche, par contre, c'est vrai, je le sais. Je suis affreux.

PS : Comme c'est l'anniversaire de Patou demain, je vais aller acheter une petite roue, un biberon et un nouveau paquet de copeaux de bois.